



Rosie
Pinhas-
Delpuech

LE
TYPOGRAPHE
DE
WHITECHAPEL

*Comment Y. H. Brenner
réinventait l'hébreu moderne*

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

INSOMNIA. UNE TRADUCTION NOCTURNE, Actes Sud, 1998 ; réédité chez Bleu autour, 2012.

SUITE BYZANTINE, Bleu autour, 2003 ; réédition sous le titre de *SUITES BYZANTINES*, augmentée d'un recueil de nouvelles, "Entre les îles", 2009.

ANNA. UNE HISTOIRE FRANÇAISE, Bleu autour, 2007.

L'ANGOISSE D'ABRAHAM, Actes Sud, 2016.

© L'extrait de la p. 139-140 est tiré de Philip Roth, *Pourquoi écrire ?*, traduit par Lazare Bitoun, Michel et Philippe Jaworski et Josée Kamoun, Folio, 2019.

Photographie de couverture : © José Oiticica Filho

© ACTES SUD, 2021
ISBN 978-2-330-15596-4

ROSIE PINHAS-DELPUECH

Le Typographe de Whitechapel

Comment Y. H. Brenner
réinventa l'hébreu moderne

ACTES SUD

*[...] comme le Christ a dit
qu'eussent fait les pierres si les
enfants d'Israël ne leur eussent
donné une voix.*

JACQUES LACAN,
Écrits.

*À l'heure où la parole est née, dit
la légende, le monde entier était
immobile et silencieux.*

H. N. BIALIK,
"Le Livre hébreu".

Brouhaha

*

Il est près de minuit, l'autobus brinquebale et traverse à toute allure des banlieues désertes éclairées par la lumière orange des réverbères. C'est le dernier autobus, il part de la centrale électrique Reading au nord de la ville, descend le boulevard Max-Nordau, tourne à droite dans l'avenue Ibn-Gvirol plantée de palmiers en son milieu, il roule très vite, s'arrête à peine aux stations, cueille les voyageurs au vol – un jour, dans sa hâte de repartir, du temps où des bombes humaines faisaient exploser les bus, il avait embarqué la jambe d'un passager et laissé son corps sur le trottoir, le vieux monsieur en était mort, mais c'était un matin et c'est une autre histoire –, arrive sur la place Rabin où cohabitent mannequins blafards du centre commercial et flamme du souvenir du ministre assassiné, tourne à gauche dans le boulevard du Roi-Saül,

fou amoureux de David, s'arrête devant le London Ministore, embarque une flopée d'adolescents partis faire la fête, quitte la ville sur le rocher calcaire où est installé le QG militaire et s'élançe vers l'obscurité trouée des réverbères orange qui éclairent les routes du pays.

Les vitres du bus sont baissées, un vent frais souffle à l'intérieur, ce n'est pas encore le printemps, il fait plutôt froid la nuit et déjà un peu chaud le jour, les jeunes adolescents jacassent, la voix criarde, avec des aigus et des graves mal réglés. Ils parlent vite, l'acné sur le visage, travaillés par les hormones, pressés de tout dire chaque fois qu'ils ouvrent leur bouche encombrée par l'appareil d'orthodontie. Leur accent est un mélange d'américain des chansons, d'arabe de l'argot, de russe et de yiddish qui traînent encore derrière l'hébreu sioniste créé au tournant du xx^e siècle. Derrière moi, dans ma nuque presque, une jeune fille roucoule en russe dans son téléphone mobile, j'écoute hypnotisée sans rien comprendre. Les ados hurlent, ont des fous rires, le bus s'arrête à la station des "Tués de Babylone", une vieille dame descend et se perd dans l'obscurité de la route. Les quartiers de banlieue se succèdent dans un bric-à-brac construit à la hâte : logements de trois ou quatre étages sur pilotis en mauvais ciment mal vieilli, rongé par l'humidité saline, mais les frangipaniers, hibiscus et lantanas qui poussent à l'état sauvage les rendent aimables pendant le jour. Un vieux

couple se dispute dans un mélange d'arabe et d'hébreu, immigrés venus du Maroc il y a des lustres. Autrefois, des hommes âgés parlaient et riaient en yiddish, ils sont tous morts avec le temps. Une voix enregistrée égrène les stations, "Herz'l", avec l'accent d'antan, celui d'Europe de l'Est. Les autobus vieillissent vite, les essieux me secouent, la langue change vite, je l'entends à chacun de mes séjours, et je me demande chaque fois comment tout cela tient ensemble. Les gens, les immeubles, les quartiers, les accents, les immigrations diverses, les travailleurs temporaires et clandestins – Érythréens, Soudanais, Philippins, Nigériens –, les échangeurs d'auto-routes, le trafic et les trains, le tout lancé à toute allure dans un espace minuscule qui se donne des airs d'une planète à part. Je n'en finis pas de lire ce pays, de l'écouter. Il est un texte en cours qui s'écrit par-dessus un palimpseste que j'essaie de déchiffrer tous les matins, quand je lis les mots de l'hébreu que je traduis. Miroir du monde, chambre d'écho.

*

Quelques mois plus tard, en juin, il est deux heures de l'après-midi, je suis en vacances dans un village du golfe de Laconie. Étendue sur une chaise longue, j'essaie de lire un livre. Devant moi, un champ aride, jaune, et tout au bout le bleu de la mer que j'aperçois à travers un rideau de tamaris. Dans mon métier – je suis transporteuse de langues –, les vacances sont rares, nous mettons longtemps à transporter notre cargaison de mots d'une rive à une autre, et souvent nous repartons aussitôt, avec un autre chargement. En hébreu, un seul et même mot désigne la rive d'un fleuve, le bord, la lèvre, la langue que l'on parle : *saf, safa*. D'où cette métaphore du gué qui me vient, de la barge pagayant, bégayant, d'un bord à l'autre, du mot se glissant d'une lèvre à l'autre. Parfois, je me sens comme une bègue dans cette langue ancienne-nouvelle.

Comme Moïse qui était bègue, dit-on. Et comment ne le serait-il pas, lui dont les parents parlaient peut-être l'araméen ou l'hébreu, mais que la sœur confie à la fille de Pharaon pour lui sauver la vie, alors qu'il est encore un bébé ? Ça se passe en Égypte où les Hébreux sont descendus pour chercher travail et nourriture. Ils triment sous le cagnard dans le bâtiment, les pyramides en l'occurrence. Et ils se multiplient, dit-on. Pour l'empêcher, les autorités décrètent la mise à mort des bébés mâles. Une mère cache le sien, l'allaite, le dépose dans un panier enduit de bitume et le confie au Nil, pour lui donner sa chance. Comme ces enfants d'aujourd'hui qu'on retrouve morts ou vivants à nos portes, dans la mer du Milieu. L'enfant a quelques mois déjà. La fille de Pharaon le trouve, fait quérir une nourrice pour l'allaiter, la mère qui se cache tout près répond à l'appel, allaite son propre petit moyennant finances, puis le remet comme promis à la princesse. L'oreille et le cœur de l'enfant sont contrariés – comme ceux qui aujourd'hui aussi échappent miraculeusement à des massacres –, il n'entend plus parler l'hébreu mais l'égyptien royal dont est issu le copte d'aujourd'hui. Plus tard, devenu un adulte élevé au palais, il voit la détresse des Hébreux, ses frères, dit le texte, et il entend la voix de Dieu s'adresser à lui – dans quelle langue ? – et lui confier une mission suprême : libérer son peuple de l'esclavage et de l'exil et transcrire la parole divine. Une parole

qui permettra aux humains de se protéger d'eux-mêmes en se dotant de lois qui les empêcheront de voler, violer et tuer à loisir. Moïse est troublé, il balbutie : *Je ne suis pas un homme de paroles, ni d'hier, ni d'avant-hier, ni depuis que tu parles à ton serviteur, car j'ai la bouche pesante et la langue pesante.* Pourtant, c'est à lui que Dieu dictera sa parole, faisant en quelque sorte de cet étranger à la langue trébuchante le premier écrivain hébraïque, traducteur de la parole divine.

Il n'y a pas longtemps dans un supermarché, un jeune "technicien de surface" africain est interpellé par un de ses collègues : "Moïse ! lui crie-t-il d'un bout à l'autre des nombreuses caisses, y a un pack de lait qui a explosé, faut venir nettoyer." Le prénom me fait plaisir, il est plutôt rare en France, l'homme est tout près de moi, il balaie. Je lui dis qu'il a un beau prénom, je lui demande s'il en connaît l'histoire. Bien sûr, me dit-il, l'œil soudain brillant. Dans quelle langue la lui a-t-on racontée ? J'ai entendu des sons, j'ai vu des paysages. Une langue africaine ou une langue occidentale créolisée et ce récit de l'homme bègue qui arrache ses frères à l'esclavage. Mais je n'ai pas pu lui poser la question, il est allé nettoyer, je suis allée payer.

*

Et toujours en Laconie, face à la mer, avec ce livre ouvert sur mes genoux, dont l'auteur se dérobait à moi depuis des années, j'ai pensé à ce moment fondamental de la culture occidentale, où la Torah hébraïque est traduite en grec, devient Bible et, de traduction en traduction, se répand dans le monde. Le Talmud se demande longuement si cet événement, qui ouvre ce texte aux autres mais crée aussi de tragiques malentendus, fut une bonne chose ou non : si un incendie survient le jour de shabbat, se demandent les sages, faut-il sauver la Torah traduite, faut-il sauver les marges, les espaces blancs, posant ainsi le problème même du statut du livre dans la culture humaine, de sa matérialité, de sa lisibilité par le commun des mortels.

La veille à Delphes, devant le regard indéchiffrable du/de la Sphinx de Naxos, j'étais restée

longtemps clouée devant cette créature extravagante, comme s'il/elle me renvoyait à l'illisibilité de mon destin. Pourquoi cette langue, l'hébreu, pourquoi ça ne me lâche pas, pourquoi ce livre sur un écrivain que je ne parviens même pas à lire, ni à traduire, mais autour duquel je tourne depuis des années ?

Et soudain, j'ai de nouveau baissé les yeux distraitemment vers le livre sur mes genoux, les paquets de lettres agglutinées sans air entre elles, sans voyelles, se sont déliés, ont formé des mots, puis des phrases qui ont libéré une voix toute simple, presque laconique :

“Je me suis fait un petit carnet en papier lisse et je vais y écrire quelques notes et croquis de « ma vie ». « Ma vie », entre doubles guillemets, car je n'ai pas d'avenir ni de présent ; il ne reste que le passé. Et même ce passé n'est pas celui d'un héros, parce que moi-même je ne suis pas un héros, mais un jeune instituteur d'hébreu dans ce village. Pourtant, bien que je ne sois pas un héros, je veux noter mon passé, celui d'un non-héros. Celui des héros a été écrit pour le monde et c'est pour eux que le monde s'agite ; mon passé à moi, celui d'un non-héros, je l'écris pour moi et en cachette. Et cette préface est suffisante.”

*

Nous sommes au tout début du xx^e siècle, en 1901, celui qui trace les premières lignes de ce premier roman, *En hiver*, a une vingtaine d'années à peine et il écrit dans une langue qui n'existe pas encore : l'hébreu moderne. Ses phrases ressemblent au petit carnet cousu main qu'il s'est bricolé, ses tournures sont rugueuses, il y a comme une gangue autour des mots, une coquille d'où sort un volatile encore boiteux. Et en même temps, c'est d'une simplicité et d'une maladresse volontaires dont il ne se départira jamais. Ses modèles en russe sont Gogol et Dostoïevski, et un grand écrivain juif, précurseur, qui écrit en yiddish et en hébreu : Mendele Moyher Sforim, un nom de plume qui signifie, en hébreu, Mendelé marchand de livres. Colporteur d'histoires en quelque sorte, l'un des plus beaux métiers du monde.